

AINSI SE CONSUME LE TEMPS

Ce soir, Bérengère se sent d'humeur mélancolique. Son corps est lourd, usé. Ses sept décennies se font cruellement sentir. Une bouffée d'air chaud pénètre par la porte-fenêtre. Elle se dirige vers l'ouverture et écoute la quiétude de la soirée déjà avancée. Une fois n'est pas coutume, elle va jouer sur son balcon. Elle hésite, elle risque de déranger le voisinage. Et puis qu'importe, ceux qui ne dorment pas encore seront bercés par la tessiture chaleureuse du violoncelle. Les autres ne seront pas réveillés par son jeu.

Elle sort. Encore une chaude et paisible nuit d'été. Elle aperçoit une lueur chez son voisin de palier Joakim. Il est encore éveillé. Bien qu'il n'ait emménagé que depuis quelques mois, elle l'apprécie beaucoup. Il est discret, respectueux. Elle aime leurs échanges entre balcons. Quand le soleil s'efface lentement derrière les immeubles du quartier, ils partagent une pause cigarette, en regardant disparaître les derniers rayons. Et, dans le relâchement de ces fins de journée, ils échangent leurs pensées, quelques potins, mais, respect ou pudeur, rien sur leurs histoires personnelles. Ils laissent couler entre eux des silences qui lient.

Elle s'installe, pose l'archet délicatement sur les cordes, plonge son regard dans l'encre de la nuit et inspire profondément. Le chant s'élève plein d'émotion et développe ses arpèges harmonieux dans l'espace infini. Le prélude s'achève sur une dernière note enveloppante.

- Bonsoir Bérengère.
- Bonsoir Jo.
- Quel morceau magnifique, on ne s'en lasse pas.

Joakim se penche au-dessus de la balustrade et lui offre une cigarette.

- Splendide, en effet. Je ne pensais pas m'en souvenir aussi bien, réplique-t-elle en inspirant une profonde bouffée.

Il l'observe discrètement à la lueur de la lune. Elle lui paraît nostalgique. Il ne questionne pas. Un long silence s'étire entre eux. L'un et l'autre, las, contemplatifs, se laissent porter par l'heure tardive et leurs rêveries.

Béregère dépose l'instrument avec précaution dans son étui. Elle s'appuie contre le dossier de sa chaise et expire lentement la fumée apaisante. La tête légèrement relevée, le regard vague, un sourire se dessine sur ses lèvres. Un très ancien souvenir se rappelle à elle.

C'était pendant l'un de ces sempiternels repas de famille, tonton Jules, l'aïeul, avait profité de l'absence d'une majorité des membres du clan- sortis fumer- pour lui demander son opinion concernant le roman qu'elle lisait. Elle se rappelle être restée sidérée qu'il s'adresse à elle. Elle, la jeune Béregère, la discrète, l'observatrice, la silencieuse. Elle se souvient avoir répondu un peu gênée. Ce qui l'avait touchée dans cette histoire, à l'époque, c'était les liens indéfectibles que les protagonistes avaient tissés entre eux, doucement, à l'insu de tous, et alors même que tout semblait les opposer. Elle avait trouvé cela à la fois beau et romantique. Elle se plaisait à croire que cela existât vraiment. Le tonton lui avait décoché un sourire radieux. Il était apparemment satisfait de son « idéalisme ». Avec un clin d'œil, il avait ajouté, un peu mystérieux, qu'il existe, entre deux êtres, des liens insoupçonnés, qu'on sous-estime. Elle n'avait pas bien compris le sens de son propos, mais avait noté cette phrase.

Une lueur incandescente la ramène au présent. Elle aperçoit Joakim adossé contre la balustrade de son balcon, tirant sur sa cigarette. Elle le trouve plutôt bel homme. Quel âge peut-il bien avoir ? La barbe toujours soignée le vieillit peut-être ? Trente-cinq ans ? Moins ? Il pourrait avoir l'âge de... Elle secoue la tête pour chasser la pensée qui s'insinue. Elle le détaille à nouveau. Dans la pénombre, il ne peut s'apercevoir qu'elle l'observe.

Joakim, absorbé dans ses pensées, se remémore une part de son enfance.

L'atelier de son père l'avait toujours attiré. Tout jeune déjà, il se réfugiait sous l'établi pendant qu'il travaillait. Au-dessus de lui, il l'entendait scier, tailler,

découper, raboter, limer, poncer. Divers violons, altos, violoncelles, contrebasses, guitares étaient suspendus contre les parois. Les commandes en cours ou les travaux les plus urgents attendaient sur la grande table au centre de la pièce. Il travaillait avec minutie, concentration et patience. Pour autant, la présence de son fils ne l'avait jamais dérangé. Son père aimait transmettre. Il profitait des moments de latence entre certaines étapes de son labeur, pour lui apprendre à apprécier les différentes essences, lui enseigner à découper une pièce de bois sans l'abîmer, lui inculquer le respect de la matière vivante comme un don.

Assise dans la pénombre, Bérengère continue de le dévisager. Il est vraiment charmant. Quelque chose dans son attitude l'interpelle. Cette attirance n'a pourtant rien de physique, heureusement, étant donné la différence d'âge. Qu'a-t-il donc de si particulier ? Ce regard sombre, cette douce nostalgie, quelque chose dans sa posture ? Il lui rappelle quelqu'un.

Joakim se redresse, s'étire et fait face à Bérengère.

– C'est plutôt une belle soirée pour jouer un prélude de Bach sur son balcon, dit-il.

Elle rit, amusée.

– Oui. Et la parfaite soirée pour fumer une clope, ajoute-t-elle.

Il observe, sans indiscretion, la femme toute proche. Il l'examine avec une certaine curiosité. Il n'éprouve aucune gêne à partager des moments méditatifs avec cette voisine mystérieuse. Bien souvent, les gens ne supportent pas le silence en présence d'une tierce personne. Ils remplissent alors le vide avec des paroles inutiles et creuses. Même s'ils ne se connaissent que depuis peu de temps, Bérengère et lui ont toujours été à l'aise ensemble. Il n'y a qu'avec son père qu'il arrive à se sentir aussi libre et confortable dans ce genre de situation. Peut-être est-ce avec lui qu'il a appris cette économie des mots, ce goût de l'essentiel ? Dans son atelier, les mots étaient superflus. Les sons, les odeurs, la présence,

presque humaine, de ces nobles instruments imprégnèrent les silences, nourrissaient l'instant.

Béregère se lève, se dégoûte un peu les jambes. Elle s'accoude à la balustrade non loin de Joakim. Les balcons sont très rapprochés dans ce vieil immeuble. À tel point qu'elle peut sentir son discret parfum. Quelques notes chaudes, rien d'entêtant, tout en équilibre. Elle a connu un homme qui portait ce type de fragrance. Un homme qu'elle a aimé, il y a bien longtemps. Elle en était tombée amoureuse instantanément. Pour son parfum ? Non bien sûr, pas uniquement. Cet homme était attentionné. Elle se souvient encore d'une surprise qu'il lui avait faite.

Il avait retrouvé au grenier le berceau de son enfance. Il l'avait restauré et personnalisé. Il avait sculpté les barreaux et ajouté des roues pour qu'elle puisse le déplacer aisément. Cet acte d'amour lui avait tiré des larmes. Il avait probablement pris cela pour de l'émotion et de la reconnaissance. Il ne pouvait pas savoir dans quelle incertitude elle vivait, les doutes qui la taraudaient.

Trente-cinq ans plus tard, ce souvenir la brûle toujours autant. Ce soir, il a même un goût amer.

Afin de balayer le début de tristesse qui s'insinue, elle reprend la conversation.

- « Joakim », c'est un beau prénom.
- Oh...merci. À vrai dire, ce n'est pas mon nom de naissance. Il ne me plaisait pas. « Joakim » est celui que je me suis choisi il y a de nombreuses années déjà.

Béregère intriguée observe un instant son voisin. Jusqu'à ce soir, ils n'avaient jamais abordé aucun aspect de leur vie privée. Elle se sent honorée de cette confiance. Pour ne pas être indiscrete, elle choisit de ne pas en demander davantage. Elle préfère le laisser se dévoiler à son rythme.

Elle détourne le regard et ajoute simplement :

- Un très bon choix.

Joakim s'étonne d'avoir avoué ce secret à cette femme qu'il ne connaît pratiquement pas. Mal à l'aise, il tire nerveusement sur sa cigarette. Il se sent soulagé et reconnaissant qu'elle ne cherche pas à en savoir plus. Le souvenir affleure doucement.

« Andrea ». On l'avait nommé Andrea. Son père lui avait raconté que sa mère avait proposé ce prénom en l'honneur d'Andrea Amati, l'un des luthiers les plus réputés de l'histoire, à l'origine d'une véritable dynastie au XVI^e siècle. Elle avait souhaité ainsi rendre hommage à ce métier qu'il pratiquait avec passion. Ce dernier pensait certainement lui faire plaisir en lui racontant cette histoire. Mais Jo se sentait surtout affligé à l'écoute de ce récit. Il aurait cent fois préféré avoir une mère à ses côtés, plutôt qu'un prénom renommé. A l'adolescence, il avait exprimé clairement le besoin d'en changer. Il s'était choisi un nouveau prénom : Joakim. Avec un k. L'origine de cette lettre signifiant « paume de la main », il trouvait que cela représentait, aussi, un bel hommage au métier de son père.

En regardant sa voisine fumer tranquillement, Joakim se demande quel prénom aurait choisi cette femme, atypique et indépendante, si elle avait été sa mère. Aurait-elle pris le soin de le choisir en hommage à quelqu'un, comme l'avait fait celle qu'il n'a pas connue ?

Voilà longtemps qu'il ne s'était plus interrogé sur les choix et les goûts de sa génitrice. Pendant de nombreuses années, il avait questionné son père au sujet de cette mère absente. Ce dernier avait toujours répondu à toutes ses interrogations, avec le plus d'honnêteté possible. Il n'avait jamais menti à son sujet, n'avait jamais prétendu, comme d'autres l'auraient fait, qu'elle était morte, ou qu'elle était toxicomane, alcoolique, inapte à la maternité. Non, il avait toujours affronté le regard et l'incompréhension de son fils avec assurance et sérénité. Excepté son nom, il n'avait jamais rechigné à lui décrire son apparence, la couleur de ses cheveux, ses yeux, ce qu'elle aimait, comment elle s'habillait. Jo avait une prédilection pour l'histoire de leur rencontre. Il la lui avait réclamée de nombreuses fois.

Ses parents s'étaient rencontrés à l'atelier. Son père était parti livrer un violon et avait laissé les portes ouvertes à l'arrière du bâtiment. Il attendait un nouveau client et devait être de retour au plus vite. Lorsqu'il était revenu, elle était assise sur le fauteuil Voltaire qu'il avait retapé à ses heures creuses. Profondément plongée dans sa lecture, elle ne l'avait pas entendu entrer. En temps normal, il ne tolérait pas qu'un inconnu pénètre dans son antre sans y être invité. Mais, ce jour-là, il était resté coi. Le coup de foudre. Elle était là, tranquillement assise, plongée dans sa lecture. Elle portait une redingote d'un rouge éclatant, ses jambes arboraient une élégante paire de bottines noires. À chaque fois qu'il évoquait ce détail, son père souriait et ses yeux brillaient. « Cela lui allait à ravir ! » Pour manifester sa présence, il avait toussé et dit : « Vous êtes en avance ! ». Elle avait sursauté et s'était exclamée avec un sourire à damner un Saint : « Ah ! Vous voilà enfin, j'ai failli attendre ! » Dans un éclat de rire, elle avait ajouté « Je plaisante ! Toujours et partout, je suis en avance d'une heure. » Il avait été séduit dès la première seconde.

Il lui racontait à chaque fois ce souvenir avec la même ardeur dans la voix, la même intensité dans le regard. Il avait terriblement aimé cette femme et avait dû énormément souffrir de son départ.

Ce soir, de douloureuses réminiscences surgissent des limbes de sa mémoire. Serait-ce la présence de cette voisine violoncelliste ? Il la voit se redresser et écraser sa cigarette.

– Je vais me coucher, dit-elle un peu lasse.

Elle pose un regard doux sur Joakim qui lui semble soudainement triste. La fatigue, certainement. Elle le dévisage avec tendresse. Ce gamin doit avoir l'âge de son fils.

L'entêtant souvenir revient beaucoup ce soir. Le choix cornélien, socialement inacceptable, fait il y a tant d'années, la taraude. L'abandon de ce petit être fragile et celui de l'homme qu'elle aimait, qu'elle n'avait pas voulu garder, restent sa plus grande souffrance. Elle n'a jamais cru en l'amour qui dure. Jamais

voulu d'une relation qui devienne courtoise, monotone, routinière. Elle a fait de son autonomie son credo. Elle ne pouvait pas concevoir une vie rangée, au foyer, dédiée à l'éducation d'un, deux ou trois enfants. L'époque voyait d'un œil mauvais les femmes libres et indépendantes, celles qui ne se pliaient pas à la norme sociale. Il lui avait fallu des années pour construire son équilibre : femme, sans foyer, sans enfant et alors ? Une décennie à créer une carapace pour affronter les regards de commisération et les jugements hâtifs. Tant de temps à se détacher des propos désobligeants et insinuants de son entourage. Et quand bien même cet homme était parfait : compréhensif, attentionné, patient, elle ne pouvait pas, ne souhaitait pas, abandonner cette liberté durement acquise. Il était trop tard.

Ses vieux démons la torturent. Ils la fouettent, la lacèrent de doutes et d'incertitudes. Elle n'avait pas imaginé combien l'abandon de cet enfant, son petit Andrea, marquerait sa chair et sa mémoire au fer rouge. Elle avait sous-estimé le prix de son idéalisme.

- Bonne nuit Bérengère. Faites de beaux rêves.
- Bonne nuit, Jo. Merci pour votre présence.

Une petite phrase remonte du fond de sa mémoire. Une petite formule mystérieuse, prononcée par le tonton qui s'était adressé à cette jeune fille réservée et discrète.

« Il ne faut jamais sous-estimer les liens insoupçonnés, qui peuvent se tisser entre deux êtres ».